

quel son cousin, dont l'affection était pleine de délicatesse, n'avait pas voulu l'interroger.

—Manoel, dit Pierre, dès qu'il vit son cousin habillé, nous allons à Bayonne.

—Ah ! vraiment ! Et, hier, tu n'as rien dit à notre mère !... C'était toujours ainsi que s'exprimait Manoel, lorsqu'il parlait de Graciosa à son cousin.

—“ Nous lui laisserons ce mot, ” répondit Pierre, et il lui montra une lettre déjà écrite, pliée et cachetée dès la veille.

—“ Partons ! ” dit Manoel.

Des chevaux que Pierre avait sellés et bridés étaient prêts dans l'écurie ; les deux jeunes gens n'eurent en effet qu'à partir. Manoel, déjà inquiet, avait hâte de savoir le secret de Pierre, et il voyait bien qu'il ne le saurait qu'à Bayonne. Le voyage fut silencieux. Pierre ne répondait que par monosyllabes aux paroles que lui adressait Manoel ; mais, dès qu'ils furent arrivés à Bayonne, une vivacité extraordinaire, une gaieté presque fébrile, parurent animer les traits pâles du jeune homme. Il conduisit Pierre au plus bel hôtel de Bayonne, celui où, pour la première fois, il avait rencontré M. Durant. Là, se retournant vers Manoel, qui le suivait dans un des escaliers de l'hôtel :

—Cher cousin, lui dit-il, il y a longtemps que je dîne chez toi ; aujourd'hui c'est moi qui t'invite.

Pierre était fort agité, Manoel s'en aperçut bientôt. L'heure du dîner lui parut longue à venir, car il semblait que Pierre avait choisi ce moment pour lui parler. Ce dîner, servi dans un cabinet élégant, offrit un choix de mets et de vins auquel la frugalité champêtre des deux cousins n'était pas habituée. On voyait que le maître de l'hôtel, sur la demande de Pierre, avait présidé au menu.

Manoel fit les honneurs du repas avec beaucoup de grâce.

—Nous n'avons pas encore mangé de cela, dit Pierre à Manoel, il faut que tu en goûtes, au moins, et ce vin de Champagne, dont nous buvons pour la première fois, tu ne peux le refuser.

—J'en ai peur, répondait en souriant Manoel.

—Peur ! et pourquoi ?

On eût dit que Pierre n'eût pas été fâché que cette vive liqueur montât au cerveau de Manoel. Était-ce gaieté ? était-ce calcul ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il réussit à faire boire Manoel un peu plus que ce dernier n'aurait voulu. Du reste, Pierre parla peu pendant ce dîner ; il est facile de penser que, le moment venu de tout dire à son cousin, il reculait devant cette confidence. Enfin, quand on eut desservi et qu'il ne craignit plus d'être interrompu, il tendit vivement la main à Manoel et l'embrassa avec effusion :

—Cher Manoel, lui dit-il, quel bonheur de me trouver ici avec toi, de te dire mes pensées, mes projets !...

Te souviens-tu du temps où, tout petits, nous tenant par la main, nous traversions le village où nous monitions les degrés du presbytère pour aller réciter nos leçons à ton bon oncle ?

—Oui, répondit Manoel, et, quand il était content de nous, quelle joie ! Puis, nous revenions ensemble, toujours ensemble !

—C'est ainsi que nous avons grandi ; dans le village, on nous appelle les inséparables. Oher Manoel, jeunes gens, nous sommes restés ce que nous étions dans notre enfance, ce que nous resterons toujours ! N'est-ce pas, Manoel, nous ne nous quitterons jamais ?...

Manoel, ému par ces souvenirs de leur vie commune, regardait Pierre tout attendri ; mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une vague inquiétude à la pensée de ce voyage même qu'il venait de faire à Bayonne avec Pierre, de ce dîner qui avait quelque chose d'extraordinaire pour eux, accoutumés à la simplicité à l'économie.

—Eh bien, Manoel, lui dit Pierre, tu ne réponds pas ? Tu ne m'aimes plus peut-être ?...

Et Pierre souriait, car il était sûr de l'affection de son cousin.

—Si je t'aime ! si je t'aime ! reprit Manoel, qui ne plaisantait pas sur ce sujet.

—Dis-le donc avec moi, Manoel, dis que nous ne nous quitterons jamais !

—Non, jamais, Pierre, répondit Manoel, jamais !...

Pierre resta quelque temps la tête dans ses mains, comme s'il avait cherché à se convaincre que ces paroles avaient dans l'esprit de Manoel le même sens que dans le sien. Tout à coup il se leva, poussa un verrou sur la porte, serra la main de Manoel, qu'il retint dans les siennes, et, levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin :

—“ Mon cousin, mon ami, lui dit-il, je t'aime comme tu m'aimes ! Je connais ton affection, comme tu es sûr de la mienne ; je ne doute pas non plus de ton énergie, de ton intelligence si bien cultivée par ton oncle ; il est impossible que la pensée qui est dans mon cœur ne soit pas bientôt dans le tien ; Manoel ! peux-tu plus que moi, supporter la vie obscure, triste, monotone, fermée, sans horizon et sans espoir que nous menons ici ?...”

Manoel pâlit à ces mots ; il comprenait, il avait compris son cousin !... Mais Pierre, entraîné par les sentiments qui l'agitaient, par cette volonté impérieuse et cette violente ambition qu'il ne savait pas réprimer, ne regardait pas même Manoel en ce moment et ne voyait que le projet, auquel il ne doutait pas que celui-ci donnât son assentiment.

—Eh bien, Manoel, poursuivit-il, prenons cette nuit même, —car la nuit était venue, —un grand parti !

—Et lequel ?

—Celui de partir pour Paris !